

CHAPITRE PREMIER

La chasse aux géants

Ils poussaient bon train, d'un pas vif et lourd, de ce pas qui s'apparente plus à la course qu'à la marche. Leurs souffles courts et sonores marquaient le rythme imposé par le roulement des pas sur le sol sourd, encore gelé. Ce martèlement, cette musique primaire, les tenait comme envoûtés dans l'effort. Ils étaient survoltés.

Les douze chasseurs pistaient quelques grands mam-mouths laineux dont les traces avaient été aperçues, quelques soleils* plus tôt, non loin de la Coulée-aux-Loups. À cette période de l'année, les pachydermes entrepre-naient leur migration annuelle vers le nord. Des petits groupes d'individus comme celui-ci se rencontraient chemin faisant et finissaient, au fil des jours, par former une harde imposante par la stature de ses membres, sinon par leur nombre. Mais ce rassemblement s'effec-tuait plus au nord et trop à l'ouest pour que le clan en ait connaissance. Les mam-mouths que poursuivaient les chasseurs semblaient s'être aventurés dans une région peu

* Soleils : un soleil égale un jour

fréquentée par l'espèce. C'était une chance inouïe, car ces hommes avaient rarement l'occasion de voir ces gigantesques herbivores. Leur chair était précieuse, bien sûr, comme l'est toute chair comestible, mais ce qui importait vraiment pour Kaï, c'était d'avoir enfin l'occasion d'en abattre un. Un seul suffirait à le confirmer devant tous, devant ceux des autres clans surtout, comme le très grand chasseur qu'il était. Unique chance d'une vie, se disait Kaï ; il piaffait.

Kaï-Ka-Lik – Celui-qui-Connaît-les-Bêtes – menait spontanément chacune des chasses importantes auxquelles participaient, sur une base volontaire, tous les hommes valides. Son expérience était sans égale parmi les siens et sa ruse étonnait même les anciens.

Trapu, flegmatique, cet homme, qui, très jeune, avait appris le silence, dégageait une impression de force implacable qu'accentuait un stoïcisme exemplaire en toutes circonstances. Face large, cuivrée, déjà burinée, pommettes saillantes, yeux oblongs et vifs, ébène comme sa tignasse roide et courte, il était dans la force de l'âge. Nul n'aurait voulu l'affronter en combat singulier. Il commandait le respect, en particulier pour tout ce qui touche au domaine de la chasse. Rien ne manquait à son prestige, si ce n'était d'avoir mené à bien une chasse au mammoth laineux.

Kaï savait qu'il était périlleux d'approcher de trop près l'un de ces irascibles géants, mais il connaissait bien la région vers laquelle se dirigeaient les animaux et son plan était déjà prêt. « Pourvu qu'ils parviennent là où nos Esprits sauront affronter les leurs », souhaitait-il.

Un soleil radieux, accompagné de vents froids mais secs, servait les efforts des chasseurs. Ils traquaient les mam-

mouthes depuis quelques jours seulement et gagnaient sans cesse sur eux. Déjà, ils anticipaient l'heure de gloire. Soudain, l'anxiété monta d'un cran au débouché de l'immense steppe : les colosses étaient là, ironiquement minuscules dans le lointain.

Tout bon chasseur est favorisé par les Esprits. Aussi Kaï avait-il obtenu ce qu'il voulait ; ses proies s'étaient aventurées tout juste là où il l'avait prédit. Immédiatement à leur droite s'ouvrait un grand lac qui s'étendait vers le nord, et non loin devant la harde s'étaient de grands marais lacustres. Si les hommes réussissaient à y rabattre les animaux en les affolant, il était probable que ceux-ci s'y embourbent. Les hommes pourraient alors atteindre un des plus faibles individus ou peut-être un jeune et l'achever en le dardant dans toutes ses parties tendres et vulnérables à l'aide de leurs sagaies aux pointes acérées. Ces armes rudimentaires ne parviendraient sans doute pas à transpercer l'épiderme d'un tel mastodonte, mais, en visant tous ses orifices, son palais, sa gorge, ses aisselles et ses articulations, les hommes s'estimaient capables de terrasser le géant empêtré dans la boue. Par contre, aucun parmi eux n'imaginait la partie facile, encore moins gagnée d'avance, et dans son for intérieur, chacun craignait le pire.

Un vent rude écorchait la steppe. Ils allumèrent des feux de bois et préparèrent les flambeaux dont ils auraient besoin. Ils répartirent ensuite entre eux les charbons ardents, qu'ils insérèrent dans des cornes évidées de saïga. Étouppées avec de la mousse, les cornes maintiendraient l'incandescence des tisons jusqu'à leur utilisation pour enflammer les torches. Muets, concentrés sur l'action à venir, leurs armes prêtes, les chasseurs attendirent la nuit

pour s'approcher sans être vus. La chance ne les quitta pas, ils eurent bon vent de face. Tout proches de leurs proies, ils guettèrent, silencieux et immobiles, le moment propice.

Avant l'aube, à voix basse, mais principalement par signes, Kaï donna ses instructions aux chasseurs : ils iraient par petits groupes de trois encercler les bêtes. À son signal, ceux que conduisait U-Leg, au sud, et ceux que dirigeait Ka-Nawag, en retrait vers le ponant, entreraient en action au même moment, faisant grand tintamarre, hurlant et frappant leurs lances en bois durci les unes contre les autres. Ce raffut soudain et l'éclat lumineux des imposants brandons devaient suffire à lancer les bêtes dans une course effrénée en direction des marais. Pour empêcher les animaux de fuir en direction opposée aux marécages, les deux autres groupes, l'un dirigé par Kaï lui-même et l'autre par son fils De-Nawa, entreraient en action par le flanc gauche après le premier assaut.

Le moment venu, Kaï donna le signal et les rabatteurs, sonores et soudainement visibles à la lueur de leurs torches, poussèrent les mammouths à vive allure dans la direction voulue. Mais, comme l'avait prévu le meneur, les pachydermes, en flairant les eaux stagnantes et en sentant leurs pieds massifs s'enfoncer dans le mou, tentèrent subitement de virer à gauche. De-Nawa s'élança aussitôt vers eux, suivi de ses hommes. Mais il se retrouva directement en face d'un gros mâle qui, dans sa fuite, le heurta de plein fouet. Pris de panique, l'animal se cabra, embrocha l'homme avec une de ses défenses effilées et le catapulta haut dans les airs. De-Nawa atterrit pesamment sur le dos de l'animal avant de rebondir et de s'établir dans la boue, quelques enjambées plus loin, où les

bêtes affolées qui suivaient de près le piétinèrent lourdement. Après leur passage, De-Nawa gisait, déchiqueté, au sol, devant ses compagnons hébétés, atterrés par l'horreur de la scène.

Kaï hurla ses ordres de plus belle et tira ses hommes de la torpeur ; il ne fallait pas laisser filer les mammoths. Dans la clarté rose de l'aube naissante, les chasseurs réussirent à reprendre l'initiative et à pousser les pachydermes plus avant dans le borbier jusqu'à ce que certains d'entre eux s'enlisent lamentablement. Aussitôt, les hommes se jetèrent sur le plus vulnérable et, hurlant d'excitation, semblables à un essaim de guêpes, virevoltèrent autour en le dardant de leurs pals meurtriers. À l'instant où celui-ci s'effondrait, ils aperçurent une jeune femelle embourbée, épuisée, et l'abattirent également. Le grand mâle avait quant à lui réussi à fuir à la suite des autres femelles.



Kaï entailla la chair fumante de l'un des géants renversés sur le côté et en extirpa le foie. Il en préleva un large morceau et, suivi des chasseurs, alla le déposer dans la bouche entrouverte de son fils inanimé. Puis, il fit circuler le reste du foie et chacun s'en découpa un généreux segment et le mangea sur-le-champ, odorant de chaleur, ruisselant de sang, vivifiant. Finalement, il fit de même et enfouit la pièce restante dans le sol aux côtés de De-Nawa en guise d'offrande symbolique, marquant la déférence des hommes pour leurs proies démesurées.

Le savoir-faire, l'intrépidité et l'opiniâtreté des hommes avaient eu raison de la monstruosité des bêtes, mais

le prix à payer se révélait exorbitant et Kaï en conserverait longtemps toute l'amertume. En voyant son fils unique près du champ de carnage, la tête renversée, disloquée, à demi enfouie dans la boue rougie de son sang, Kaï se dit qu'il aurait troqué volontiers tout lustre et mérite reliés à son exploit contre seulement quelques courts instants avec lui, une dernière fois au moins. Il lui aurait alors exprimé tout ce qu'il n'avait su lui dire lorsqu'il en était encore temps. Combien, par exemple, il avait été fier de lui durant ces nombreuses, mais trop courtes années. Paroles simples, banales même. Pourtant, ce genre de sentiment maintes fois ressenti était resté informulé devant De-Nawa, comme s'il s'agissait de pensées inavouables, voire honteuses. L'amertume, telle une brûlure, s'installa en travers de sa gorge. Il cracha. Comme il en aurait eu, ce jour-là, des choses à lui dire, à ce fils, lui qui, une vie durant, avait pratiqué le mutisme! Une brise glaciale s'insinua sous son vêtement; un frisson irrépressible le traversa.

Hélas, on ne refait pas les événements. Ce sont eux qui, au contraire, nous mènent à leur gré. On ne peut qu'encaisser la réalité qui blesse comme on accueille volontiers le temps qui guérit. Dans quelques soleils, on aurait déjà déménagé le camp à proximité, pour un court intermède en cette saison de perpétuelles mouvances, afin de préparer la viande et de la faire sécher. On ferait d'abord une sépulture digne du fier et courageux chasseur qu'avait été le fils de Celui-qui-Connaît-les-Bêtes. Puis, on chercherait à oublier, et le temps ferait son œuvre, et la douleur s'adoucirait jusqu'à ne plus laisser que de beaux souvenirs d'un jeune homme fort et vaillant, qui partageait jadis les joies et les misères de son clan.

Il faudrait aussi méditer sur les Forces insondables, irréductibles, de H'ra-Tua-Jei, la Terre-Mère. La remercier formellement pour les mammoths et, en organisant une frairie où tous seraient conviés, rendre grâce à l'Esprit des grands herbivores qui s'étaient rendus accessibles. Il était d'usage de révéler tous les êtres de la Terre et de leur faire offrande en signe de respect véritable, car ils apportaient à leurs frères, les hommes, nourriture et confort.

Le temps avait tourné. Le vent charriait quelques flocons épars en ce milieu de printemps nordique. Le soir allait bientôt descendre sur la poignée d'hommes trempés, fiers, mais néanmoins effondrés et qui frissonnaient, plantés au beau milieu de la vaste steppe inhospitalière.

Lorsque Kaï réunit ses hommes, le corps de De-Nawa avait été sorti de sa flaque et reposait, à l'abri des regards, sous de grandes peaux de rennes.

– U-Leg, tu te chargeras de mettre De-Nawa à l'abri des charognards d'ici à ce qu'il soit enterré en présence de tous les siens.

Sa voix avait à peine chevroté. Puis, elle devint rauque et ferme, le ton dur, méprisant :

– Tu veilleras à ce qu'aucun de ces maudits chapardeurs ne s'approche de lui.

Après un silence, il ajouta, inexpressif :

– Je te laisse tous les hommes sauf Ka-Nawag. Nous partons sur-le-champ. Nous reviendrons avec les femmes pour établir le camp ici.

U-Leg savait que les deux hommes ne marcheraient pas longtemps avant de devoir s'arrêter pour la nuit, mais il était inutile de tenter de retenir Kaï.

– Ne crains rien pour De-Nawa. En attendant les femmes, nous commencerons à préparer la viande. Pars en paix.

CHAPITRE II

Première rencontre avec... l'homme mort ?

L'homme gisait inerte aux abords de la Coulée-aux-Loups, à quelques jours de marche seulement de la grotte qu'occupaient, principalement en saison froide, ceux qui s'appelaient eux-mêmes les Illu-Dawe, les Hommes-Vrais. Son corps, encore tiède, était taché de sang et souillé de boue. Abandonné depuis peu sur place par ses assaillants après avoir été dépouillé de ses armes, il n'avait pas encore été flairé par les fauves.

Kaï l'aperçut le premier. Manifestement, il avait été roué de coups par une bande d'hommes déchaînés, sauvages et enragés. Son corps entier était couvert de contusions et de plaies dont certaines, profondes, laissaient voir l'os et le muscle derrière une peau bleuie, écartée, déchiquetée. La pointe d'un lourd pal était enfoncée dans le gras de son dos. L'arme, sous la violence du choc, s'était rompue et reposait sous lui. Et la douleur insupportable l'avait fait sombrer dans l'inconscience.

L'homme avait été laissé pour mort par ses agresseurs, mais il restait un filet de vie en lui ; pouls malingre et souffle bref. On pouvait voir les traces d'un combat,

mais il était difficile de déterminer le nombre des individus qui y avaient participé. En revanche, les pistes semblaient venir du ponant ; ni Kai ni Ka-Nawag ne connaissaient de groupes humains dans cette direction. Il devait y en avoir, bien sûr, mais probablement hors des limites du territoire fréquenté par le clan. Le seul indice véritable, l'arme, était de facture grossière et ne semblait appartenir à aucun clan de leur connaissance. D'ailleurs, rien ne permettait non plus, à première vue, d'associer l'homme à une bande connue. Il était jeune, très grand et doté d'une puissante ossature. Sa musculature trahissait néanmoins un corps juvénile, car elle n'avait pas encore atteint le plein développement de l'âge adulte. « S'il survit, pensa Kai, il deviendra un véritable géant d'une force remarquable. »

Malgré une résistance obstinée, et non sans produire un horrible bruit de succion comme pour se plaindre, la pointe fichée dans les chairs enflées fut, d'un coup, retirée. Pour arrêter le saignement, Kai referma aussitôt la plaie, qu'il recouvrit de mousses froides et humides solidement maintenues en place par une peau étirée ceinturant le jeune homme. Kai et Ka-Nawag déposèrent délicatement le garçon sur une civière confectionnée à la hâte. Ils espéraient, bien sûr, l'arracher aux griffes d'une mort imminente, même s'il s'agissait d'un étranger. N'était-il pas humain comme eux-mêmes l'étaient ? S'il parlait une langue connue, il pourrait raconter son aventure et peut-être même serait-il en mesure de leur apprendre comment était le monde au-delà de cette contrée, la seule qu'ils connaissaient. Et puis, un homme de plus ne serait pas de trop, surtout après la disparition de De-Nawa. À condition qu'il désire rester, bien entendu ; il serait libre.

Hormis les grands rassemblements de clans, les divers groupes humains se rencontraient peu ; rarement devaient-ils se battre entre eux et s'entre-tuer. La contrée était vaste et les petits groupes d'hommes vivaient, le plus souvent, à plusieurs jours de marche les uns des autres. Ils étaient d'ailleurs presque toujours en mouvement. Les hommes suivaient les troupeaux de grands herbivores dans leurs déplacements saisonniers et les chassaient pour assurer la subsistance du clan. Parfois, deux groupes se croisaient au cours de leurs pérégrinations respectives. Ils étaient alors plus portés à échanger des renseignements utiles qu'à se combattre. Lorsqu'ils avaient un langage commun ou proche parent, ils devisaient plutôt en bons voisins et s'informaient mutuellement de la localisation des troupeaux. Dans le cas contraire, assez rare, ils avaient recours au langage universel des signes et arrivaient fort bien à se comprendre sur l'essentiel. La notion même de propriété territoriale leur était totalement inconnue.

Qui avait bien pu aggraver cet homme, et surtout, pourquoi ? À tout hasard, Kaï conserva la pointe de la sagaie, car, peinte d'un motif noir et carmin, elle pourrait sans doute un jour parler.

Ils se dirigèrent vers la grotte sans perdre de temps, mais la progression des deux hommes, chargés du moribond, fut, malgré un temps frisquet idéal, longue et pénible en ce terrain accidenté. Finalement, ils parvinrent, épuisés, au pied de la colline qui abritait leur caverne. Quelques enfants s'ébattant dans les herbes hautes près du torrent perçurent les signes qu'émet inmanquablement la nature à l'approche d'une poignée d'hommes. Une volée d'oiseaux s'élança haut dans les airs, tournoyant dans le ciel en attendant de redescendre après le passage

des intrus. Quelques picas* babillards lancèrent leurs avertissements sonores comme des insultes aux passants. «Kaï arrive! Kaï arrive!» crièrent à leur tour les enfants. Les femmes, averties par tout ce tintamarre, se précipitèrent à la rencontre des arrivants. Voyant avancer seulement deux marcheurs portant un blessé, elles crurent qu'il était arrivé malheur aux chasseurs et la détresse s'empara d'elles.

Pour apaiser les femmes, Kaï leur raconta le succès retentissant de la chasse, mais il se garda bien d'évoquer la mort de son propre fils. Cela n'aurait servi qu'à exacerber la suspicion des femmes dont les compagnons n'étaient pas revenus. Aucune explication qu'aurait pu fournir Kaï pour les rassurer n'y serait alors parvenue.

Au lieu de cela, il clama haut et fort :

– Vos compagnons et vos fils sont des braves ; ils ont terrassé deux grands mammouths sans même sourciller.

L'assemblée, se balançant comme dans une danse tranquille, fit en chœur :

– Haaahh... Hum !

– Ce sont de valeureux chasseurs et ils sont tous en bonne santé, sans exception.

– Haaahh... Hum !

Ils ponctuaient ainsi chaque phrase en guise de joyeuse approbation.

* Pica: petit animal herbivore des régions montagneuses, très bavard et à la plainte nasillarde. *Ochotona princeps*, pica d'Amérique. L'on peut imaginer que des espèces semblables existaient à l'époque et dans la région qu'habitaient ces hommes, qui est comparable aux Rocheuses canadiennes de notre époque.

– Si je vous parle en ce moment, eux sont là-bas, occupés à préparer la viande pour qu'elle ne se gâte pas.

– Haaahh... Hum!

– Aussi devons-nous nous hâter de les retrouver avant que le découragement les gagne tous et les fasse fuir devant cette tâche accablante pour de pauvres hommes seuls; pensez, deux véritables montagnes de viande à découper en lanières!

L'assistance, soulagée par ces paroles, rugit de plaisir et de fierté. Pour une rare fois, Kaï le taciturne s'était permis une plaisanterie, mais, dans l'euphorie générale, nul ne le remarqua. Lui ne riait pas, cependant; il arborait plutôt un rictus amer et montrait les dents en espérant cacher la douleur qui l'étreignait. Il était secoué de petits soubresauts, ce qui donnait à penser qu'il riait comme les autres. Curieuse façon de rire, mais qui s'en étonnerait de la part de cet homme qui n'avait jamais appris à rire? Kaï se sentit seul au monde, plus misérable encore qu'à la naissance de De-Nawa alors qu'était morte celle qui lui donnait la vie. L'espace d'un instant, il serait volontiers redevenu enfant et se serait effondré en larmes. Son monde venait soudainement de s'écrouler et il en prenait, à cet instant, la pleine mesure.

Il se reprit pourtant et dit, en pointant le brancard:

– Il est temps maintenant de porter secours à cet homme; un bien jeune homme, semble-t-il, dans la mesure où l'on peut le deviner à travers cette épaisse couche de crasse et de sang séché. Nous ne pouvons rester ici, mais lui, il ne peut plus voyager. S'il ne reçoit pas les soins de Ne-Wesh immédiatement et ne se repose pas convenablement, je crains que Ka-Nawag et moi ne l'ayons porté jusqu'ici pour rien. Il ne vivra pas un jour

de plus, j'en ai peur, si nous continuons à le secouer en marchant. Je propose donc de le laisser ici entre les mains expertes de notre guérisseuse, qui le soignera et veillera sur lui. Ka-Nawag restera également afin d'assurer leur protection. C'est le mieux qu'on puisse faire pour lui. Qu'en pensent les anciens ?

– Bien parlé, Kaï, approuvèrent quelques vieilles voix d'hommes et de femmes à l'unisson. La décision était prise.



L'existence et ses obligations avaient repris leurs droits. Les femmes du clan, leurs petits et leurs filles, quelques garçons trop jeunes encore pour pratiquer la chasse, et aussi les vieillards, tous guidés par Kaï, maussade et renfermé comme jamais malgré un temps radieux, étaient partis retrouver les chasseurs abandonnés à leur tâche démesurée. Certains aînés seraient bien restés sur place pour éviter ce pénible déplacement, mais Kaï avait insisté pour les laisser derrière, prétextant une trop grande incertitude dans la suite des événements. Ils avaient tous bien vite oublié le mystère qui entourait cet « homme trouvé ». Chemin faisant, les femmes glanaient au passage, sans trop ralentir la marche des autres, toutes sortes d'herbes et de racines curatives et comestibles. En ce très jeune printemps, aucun fruit n'était encore mûr.

La saison douce était courte. Il fallait en tirer parti et, le moment venu, accumuler les réserves de viandes, de racines, d'herbes, d'écorces, de fruits, et les faire sécher afin qu'ils soient disponibles durant l'interminable saison froide. Le moindre retard à constituer ces provisions

pouvait entraîner la perte du groupe. Toute l'attention des hommes et des femmes devait être concentrée sur cette tâche essentielle, seule garante de la survie des êtres humains.



Chez les Illu-Dawe, il n'y avait eu, jusqu'à tout récemment, ni chaman ni guérisseur à proprement parler. Ne-Wesh était une femme d'âge moyen, belle, énergique, mais avant tout curieuse et intelligente, qui remplissait, au départ, la fonction d'accoucheuse, rôle hérité, en quelque sorte, de sa mère qui l'y avait précédée, comme elle-même avait été devancée par la sienne. Sa curiosité, son sens de l'observation et son désir de soulager la souffrance de ses semblables l'avaient conduite à élargir cette mission initiale et à devenir, avec les ans, une sorte de «soigneuse» herboriste appréciée de tous.

L'étranger fut donc soigné au meilleur des connaissances de cette femme simple, mais dévouée. Ses plaies furent méticuleusement nettoyées, puis enduites d'une pommade faite d'herbes et de gras mélangés. Mais l'homme restait inconscient presque continûment, bouillant de fièvre. Il marmonnait parfois, à demi éveillé, une suite de sons inintelligibles. Il demeura ainsi, entre la vie et la mort, durant plusieurs jours et autant de nuits. Il ne mangeait rien de solide, seulement une sorte de bouillon d'herbes dans lequel Ne-Wesh avait fait tremper des morceaux de viande ou de poisson et auquel, quelquefois, elle ajoutait des insectes écrasés. Elle humectait généreusement les lèvres de l'homme de cette décoction âcre mais nourrissante, qui s'infiltrait lentement dans sa

bouche et qu'il avalait sans effort, sans même s'en rendre vraiment compte. Ainsi fut-il maintenu en vie sans empêcher ses protecteurs de vaquer à leurs propres occupations.

Les jours passaient et l'étranger ne sortait toujours pas de son profond sommeil. Ne-Wesh s'en inquiétait. Il y avait bien des moments où le jeune homme semblait éveillé, mais, les yeux ouverts, il regardait autour de lui comme s'il fixait un insondable trou noir. Parfois Ne-Wesh cherchait à entrer en communication avec lui. Elle se plaçait devant lui, se penchait sur lui, le regardait fixement, lui adressait quelques mots et lui tapotait délicatement le front ou les joues. Rien n'y faisait. L'homme demeurait fermé, comme s'il ne voyait, n'entendait et ne ressentait rien. Il semblait perdu dans le néant, quelque part entre deux mondes opposés, l'authentique et le chimérique.

Puis, lentement, sans qu'on puisse dire quand exactement, il commença à prendre conscience de sa situation. Au début, lorsqu'il s'éveillait la nuit, dans l'anémique clarté des lampes qui brûlaient le gras de poisson et exhalaient une odeur rance, il percevait des ombres floues s'estompant jusqu'à disparaître sans s'attarder. S'il s'éveillait en plein jour, les quelques rayons qui filtraient par les interstices entre les peaux étirées des parois – car Ne-Wesh, dès la fonte des neiges, préférait le plein air à l'obscurité de la grotte – étaient suffisants pour lui faire refermer aussitôt les yeux, tant la douleur était vive. Même lorsqu'il put les garder ouverts, il distinguait à peine le mouvement des ombres qui semblaient tourner sans cesse autour de lui. Mais s'il était alors éveillé quel-

ques instants, il replongeait vite dans l'inconscience du sommeil.

Avec le temps, ces moments de lucidité se produisirent plus souvent et durèrent plus longtemps. Sa vue et son ouïe s'améliorèrent ; il reconnaissait maintenant différents visages lorsque ceux-ci se trouvaient suffisamment près de lui. Ka-Nawag était resté pour assurer la subsistance et la sécurité de Ne-Wesh, comme l'avait recommandé Kai, mais sa compagne et ses deux fils étaient eux aussi, à sa demande, restés avec lui.

Le plus vieux de ses fils était un grand gaillard dégingandé. Son nom, Ka-Lüüa, Fils-de-la-Lune, évoquait sa mère Lüüa, Lune-qui-Paraît-de-Jour, car il lui ressemblait depuis son plus jeune âge. Toujours souriant, disposé à rendre service en toutes circonstances, il était néanmoins plutôt gauche. Le second, plus jeune de quelques longues-neiges*, allait être le portrait exact de son père : taille moyenne, esprit vif, sens du devoir et, plus que son aîné, adroit de ses mains. Il avait reçu le fier nom de Bò, Celui-qui-Connaît-son-Chemin.

Leur mère, elle, était une grande femme assez forte, mais non dépourvue de charme. Sa spontanéité et sa gentillesse en avaient fait une personne aimée de tous. Elle venait d'un clan voisin avec lequel les Hommes-Vrais pratiquaient des échanges commerciaux agrémentés d'une amitié réciproque.

Aucun des visages qui défilaient devant lui n'était familier au jeune rescapé. Au cours des derniers jours, il

* Longue-neige : hiver. Mais comme cette saison revient annuellement, cette expression peut servir à compter les ans. Une année complète, donc, à chaque renouvellement de l'hiver.

avait vu toutes ces figures anonymes, y compris, occasionnellement, celle de Ka-Nawag. Mais c'était le beau visage de Ne-Wesh qu'il voyait le plus souvent, celui de la femme qui le nourrissait à la fois de douces caresses délectables et d'une sorte de brouet amer dont il se serait bien passé. Il avait d'ailleurs bien failli le refuser plus d'une fois, mais il était dans un lieu inconnu, chez des étrangers, incapable de bouger et souffrant de tous ses membres. Était-il prisonnier? Ces gens aimables qui s'occupaient de lui n'étaient certainement pas les seuls dans les parages; peut-être étaient-ils aussi des captifs? Rien, pour l'instant, ne lui permettait de répondre à ces questions angoissantes. Il valait mieux rester prudent et ne pas laisser voir son état d'éveil grandissant. En laissant la femme le nourrir comme il lui semblait qu'elle le faisait depuis déjà quelque temps, il souhaitait pouvoir en apprendre davantage sur sa situation. Tant qu'il ne paraîtrait pas suffisamment remis, pensait-il, il ne risquait rien.

Et puis, lui fallait-il aussi admettre, il espérait conserver ce lien privilégié avec la femme envoûtante à laquelle il s'était rapidement accoutumé avec le plus grand des plaisirs. Son état s'améliorant, il en était venu à souhaiter sa présence à ses côtés à tout instant du jour et de la nuit. Il se dégageait d'elle de suaves et enveloppantes fragrances, mélange complexe d'arômes féminins exacerbés par les essences entêtantes des plantes aromatiques qu'elle manipulait journallement. Lorsqu'elle s'approchait de lui, il dilatait imperceptiblement les narines et aspirait profondément pour mieux humer les effluves capiteux, troublants, qui l'accompagnaient. Si elle s'approchait davantage et s'inclinait vers lui, pour écouter sa

respiration, par exemple, la chaleur émanant de son corps mêlée à ses parfums de femme faisait palpiter son cœur proche de l'éclatement. La pression de son bras contre sa hanche ou de son sein sur ses côtes le rendait fou et il aurait voulu la saisir dans ses bras pour ne plus la laisser s'échapper. Ces frôlements, ces contacts destinés surtout à vérifier son état d'éveil, ou à tenter, justement, de le réveiller, avaient sur lui un tout autre effet. La douceur des doigts parcourant délicatement la surface de sa peau évoquait assurément la tendresse, mais bien plus encore. En effet, ces effleurements provoquaient chez le jeune homme des émotions bouleversantes qui lui étaient jusqu'alors inconnues.

Il y avait véritablement de la tendresse dans les at-touchements répétés de Ne-Wesh, une tendresse toute maternelle. La guérisseuse n'avait jamais eu d'enfant. Elle avait pris un compagnon, jadis, mais sa mère vieillissante était tombée malade et Ne-Wesh s'était immédiatement rendue à son chevet. La mère avait fini par perdre toute autonomie, mais forte et comblée par les soins attentifs de Ne-Wesh, elle avait tardé à mourir. Aussi son compagnon s'était-il lassé et mis finalement en quête d'une autre compagne, plus disposée à lui donner toute son attention. Par la suite, Ne-Wesh ne s'était remise en ménage avec aucun autre homme. Elle avait parfois des visites, surtout lorsque des étrangers venaient à passer par là, mais cela était rare et, malgré tout, elle était demeurée infertile.

Or, toute femme est une mère, qu'elle ait donné naissance ou non. Ne-Wesh, sans s'en rendre compte, assouvissait son besoin d'exprimer sa tendresse maternelle en se dévouant tout entière à son protégé. De

jour en jour s'installait insidieusement dans le cœur de cette femme douce et aimante une affection grandissante pour ce jeune homme qu'elle tentait désespérément de ramener au monde des vivants. Dans son for intérieur s'était logé le sentiment qu'elle donnait une seconde fois la vie au garçon et c'était devenu pour elle la seule chose qui comptât vraiment. Sans en prendre tout à fait conscience, elle devenait mère dans l'âme.

Ainsi germe entre ces deux êtres un rapport affectif bien étrange. Cette relation sans pareille allait transcender leurs vies. Elle engendrerait, à leur insu, une série d'événements qui bouleverseraient la vie de cette minuscule communauté d'hommes et de femmes évoluant à l'aube des temps. Et, par contrecoup, elle révélerait tout un monde resté caché jusque-là à toute l'espèce humaine.



À leur arrivée au camp volant des chasseurs, les femmes avaient manifesté bruyamment leur joie de retrouver leurs hommes en bonne santé, comme le leur avait promis Kaï. Elles avaient chanté et dansé en rythmant leurs mouvements de tapements de mains et de pieds en cadence. Quelques-unes s'étaient lancées dans des chants de gorge débridés. La fatigue du voyage semblait s'être évanouie comme par magie. Mais leur joie fut de courte durée, car elles furent bientôt informées de la mort de De-Nawa. La mise en terre aurait lieu le lendemain, à l'aube. Les vieux comprenaient maintenant pourquoi Kaï avait tant insisté pour qu'ils l'accompagnent et, silencieusement, ils l'en remerciaient.

Le corps de De-Nawa avait été enveloppé de peaux de bêtes et déposé sur une structure de grosses pierres empilées les unes sur les autres. Les hommes avaient allumé des feux autour du monticule et veillé à ce qu'ils ne s'éteignent ni de jour ni de nuit. De cette façon, le corps avait été préservé des charognards petits et grands, terrestres ou aériens. Enfumé ainsi des jours durant, le cadavre emmailloté dans ses peaux exhalait des émanations, mais elles demeuraient respirables.

Ce matin-là, une bruine froide tombait, qui rendait la cérémonie plus désagréable encore. Tous avaient la mine renfrognée des mauvais jours. On éteignit les feux et on descendit le corps de sa plate-forme. Il fut allongé sur une civière faite de branches de saule et de peaux de bêtes et conduit à proximité du lieu de sa mort, le plus près possible sur le sec aux abords du boubier. Un trou peu profond y avait été creusé. Dans un silence respectueux, on y déposa le corps de De-Nawa enveloppé de ses peaux et on étala autour de lui quelques objets lui ayant appartenu : sagaies, collier de crocs d'ours, quelques plumes d'aigle, des outils de pierre ; peu de choses. Finalement, on remblaya, puis on recouvrit la tombe de grosses pierres, celles-là mêmes qui avaient servi de socle au corps en attente de sépulture.

Kaï prononça quelques mots à voix basse comme s'il s'adressait au mort lui-même, puis s'éloigna brusquement. Quelques femmes et une jeune fille de l'âge de De-Nawa versèrent des larmes silencieuses et invisibles dans le crachin qui leur couvrait le visage. C'était terminé.

Kaï s'était retiré à l'écart et revivait en pensée certains événements marquants de sa vie. Avant la naissance de De-Nawa, il s'était montré plutôt distant envers les

membres du groupe. À cette époque, il ne se sentait pas accepté des autres. Lorsqu'un jour une femme s'était intéressée à lui, il était devenu plus sociable, plus accessible. Lentement, les autres avaient appris à mieux le connaître, et l'intégration de Kaï au groupe s'était faite tout naturellement, sans pour autant qu'il devienne particulièrement avenant. Puis, un beau jour, sa compagne, Ka-Leïa, lui avait annoncé la grande nouvelle :

– Kaï, bientôt tu seras le père de mon enfant !

À compter de ce jour, Kaï devint un homme nouveau. Lui qui avait si longtemps vécu en solitaire, qui chassait le plus souvent seul, lui qui n'avait jamais pris d'initiative concernant le clan ou ses activités communautaires, se transforma du tout au tout. Il se mit à communiquer davantage, à s'ouvrir à certains plans de chasses en groupe, à d'éventuelles possibilités de territoires à explorer. Déjà réputé excellent chasseur, il ne tarda pas à prendre les devants pour mener des expéditions auxquelles tous les hommes voulurent participer. La prospérité du groupe s'accrut. Avec les ans, on commença à le considérer comme un guide, une sorte de chef naturel. Tous le suivirent instinctivement, sans trop réfléchir, sans jamais penser à officialiser cette autorité nouvelle, inédite.

Avant même la naissance de l'enfant, alors que celui-ci se développait encore douillettement dans le sein maternel, Kaï s'était mis à contempler l'avenir, le sien, celui du clan, celui du petit, surtout. Car, nul doute dans son esprit, ce serait un garçon ! Un garçon qu'il verrait lui-même à faire grandir en force et en sagesse ; un petit qu'il prendrait plaisir à façonner en homme.

Mais Ka-Leïa, de qui il avait tout reçu, mourut en couches. Désormais, il vivrait exclusivement pour ce fils

qu'il pensait être un don de l'Esprit de Ka-Leïa, celle qu'il vénérât et à qui il serait à jamais reconnaissant. Il voulait tout lui montrer, à ce fils, tout lui enseigner, faire de lui le plus grand chasseur de tous les clans, de tous les temps.

Et maintenant, qu'allait-il devenir? Seul au monde désormais, vaudrait-il mieux partir? Pourquoi rester? Qu'y avait-il encore à accomplir ici? Pour qui persister, pour quel motif? Devrait-il même continuer à vivre? Pourquoi? Pour qui?

Kaï était perdu dans ces sombres réflexions lorsqu'une voix l'interpella.

– Kaï, pardonne-moi de venir troubler tes pensées. Les anciens croient qu'il faudrait organiser une fête pour honorer l'Esprit des mammoths. Rien n'a été fait pour rendre grâce à notre mère la Terre, pour la remercier de ses bienfaits.

C'était U-Leg qui s'adressait ainsi à lui.

– J'ai mangé l'abat avec vous, répondit Kaï, et l'Esprit de De-Nawa, lui aussi, en a reçu un morceau. Puis je l'ai enfoui à ses côtés, non loin des mammoths. Mais les anciens ont raison! Nous devons honorer l'Esprit de ces frères géants en présence de tout le clan. Voudrais-tu te charger d'organiser un Festin-à-Tout-Manger? Les anciens pourraient choisir l'offrande qu'il faut faire... Je ne m'en sens pas...

– Je m'en occupe, l'interrompit U-Leg, je te prévien-drai.

Le lendemain, le temps s'était remis au beau. Les hommes, tout comme Kaï, s'affairèrent à la réfection d'outils et de pointes émoussées ainsi qu'à la fabrication de nouvelles sagaies. Sitôt leurs armes prêtes, ils

repartiraient pour se trouver à temps sur le chemin du renne pour la grande chasse annuelle.

Quelques femmes s'étaient attelées aux préparatifs d'un grand banquet destiné à tout le groupe. La majorité d'entre elles, toutefois, infatigables et courageuses, poursuivirent leur tâche colossale, qui consistait principalement à transformer des carcasses de géants en denrées non périssables.

Les enfants, criards et épanouis dans ce lieu nouveau, folâtraient aux alentours sous l'œil attentif des aînés. Ceux-ci les surveillaient inlassablement sans intervenir, tout en vaquant à diverses tâches domestiques et routinières.

La chasse allait bientôt reprendre pour Kaï et ses hommes. Cette fois, ils pisteraient la grande harde des rennes en marche vers la toundra inhospitalière. Ces animaux grégaires parcouraient de vastes régions, regroupés, en cette saison, en d'immenses troupeaux composés de plusieurs milliers de bêtes. S'ils étaient presque toujours en mouvement, ils étaient néanmoins prévisibles, car leur itinéraire était réglé comme l'est la course du soleil.

Les hommes devraient se mettre en campagne plus tôt ce printemps, car les mammouths les avaient attirés un peu à l'écart de la route suivie, année après année, par les rennes. Toutefois, l'essentiel des tâches urgentes, après le succès de la campagne précédente, était suffisamment avancé et les hommes, au lendemain de la fête, pourraient déjà repartir.



Au crépuscule, le clan était réuni pour festoyer; le moment était propice pour que les hommes témoignent

leur reconnaissance envers le Grand-Mammouth. Tous étaient regroupés autour d'un immense feu. Les pièces de viande – du mammouth, bien sûr – avaient été mises à griller près des flammes. Hommes, femmes et enfants étaient présents, entourant les aînés; tous étaient prêts pour un festin sans égal. La viande était fraîche et abondante. Ainsi, chacun serait servi généreusement et tenu de tout manger. Tout devait être consommé, même s'il devait en résulter pour plusieurs une colossale indigestion. Au dire des anciens, les Esprits des animaux n'appréciaient guère de voir les hommes gaspiller leur chair. Ils pourraient en prendre ombrage et ne plus se rendre aussi disponibles dans l'avenir. Ce Festin-à-Tout-Manger servirait de démonstration symbolique; les Hommes-Vrais traitaient leurs proies avec respect en utilisant tout ce qu'ils avaient reçu en don des Esprits. Ceux-ci seraient satisfaits et reviendraient près des hommes pour se laisser chasser, comme c'était dans l'ordre des choses.

Le festin débuta par un discours de bienvenue prononcé par Kaï en toute simplicité:

– Je dois dire les mots qui accueillent, les paroles qui rendent joyeux de participer à ce festin de l'abondance. Mes frères, mes sœurs, soyez conviés à manger. Faites honneur à nos amis les mammouths, mais aussi, par le fait même, à tous nos frères les animaux qui peuplent cette terre sur laquelle nous marchons. Acceptez tout ce qui vous sera présenté et mangez tout, avec appétit et plaisir. Ne soyez pas tristes pour les mammouths, car, en s'offrant à nous, ils contribuent à nourrir nos corps, et nos cœurs sont joyeux. La subsistance de nos petits est assurée pour des lunes à venir. Témoignons notre

gratitude aux Esprits, mangeons avec avidité et exubérance, voracité et jouissance. Ne laissons rien se perdre.

Avant de se rasseoir, Kaï voulut remercier ses compagnons de chasse et leur faire honneur en s'adressant à eux, en les nommant individuellement et en relatant la part de chacun dans le succès de tous. À tour de rôle, il vanta le courage et l'adresse remarquable des uns et des autres. Il prononça également le nom de son fils, sans plus. Il aurait voulu raconter sa bravoure, sa témérité même, et dire à tous ceux qui l'avaient connu combien il en était fier. Mais il craignait de perdre contenance. Aussi se contenta-t-il de cette seule et froide mention. D'autres chasseurs auraient pu prendre la parole et relater les hauts faits de De-Nawa ; comment il s'était élancé, sans peur, devant le gigantesque mâle dominant pour empêcher la harde de fuir, au mépris de sa propre vie. Mais par respect pour la souffrance du père, personne n'osa prononcer l'éloge du fils. Cela se ferait en son heure, plus tard, durant les soirées des interminables hivers. Pour l'instant, mieux valait le silence respectueux qui suivit la seule mention du nom de De-Nawa.

Puis Kaï invita le vénérable Uk, doyen des hommes du clan, à faire l'offrande aux Esprits. D'ordinaire, à ces festins, on avait l'habitude de procéder à l'inverse : laisser au doyen du groupe le soin de souhaiter la bienvenue aux convives, et au meneur de la chasse, celui de présenter l'offrande symbolique aux Esprits des animaux tués. Or Kaï avait indiqué qu'il aimait mieux, cette fois, qu'un ancien se charge de cette tâche. Il avait passé la journée à l'écart, à réfléchir à son avenir tout en préparant, sans grande conviction, ses armes pour la prochaine sortie.

Uk, droit comme un piquet, altier et calme, la voix grave, s'adressa à l'assemblée en ces termes :

– Homme-Vrai, sois fier. L'Esprit du Grand-Mammouth a choisi ton clan pour se manifester aux humains. Il a permis l'affrontement des hommes et du plus puissant des animaux de la terre. Ainsi, il aurait pu terrasser nos chasseurs et se moquer des petits êtres insignifiants que nous sommes. Ou, au contraire, périr sous les coups meurtriers de nos armes. Avant de diriger ses pas par là – Uk pointait la direction de la Coulée-aux-Loups –, le Grand-Mammouth ne pouvait connaître l'issue de la rencontre qui opposerait hommes et bêtes. Il offrait aux hommes une chance inouïe. C'était un don à prendre ou à laisser. Il a permis aux hommes de démontrer leur bravoure, et nous lui en sommes reconnaissants. La chair de ses fils deviendra la nourriture de nos fils, et nous lui en sommes redevables. La laine de ses enfants réchauffera désormais nos enfants; nous lui rendons grâce, aujourd'hui, pour tout cela. En mangeant les cœurs de ces géants, nos hommes ont acquis une partie de son courage à lui, le Grand-Mammouth. En mangeant leurs muscles, les Hommes-Vrais se partageront, ce soir, sa force titanesque. Aussi tenons-nous à remercier le Grand-Mammouth pour tous ces bienfaits. Et, à notre tour, nous lui rendons le plus vibrant hommage qui soit.

Kaï releva la tête.

– En retour de son fils et de sa fille, nous lui avons rendu notre propre fils, De-Nawa. Le plus jeune de nos valeureux chasseurs, le plus valeureux parmi nos jeunes.

Tous les regards étaient maintenant fixés sur Kaï, qui aurait voulu être ailleurs.

– C’est Kaï qui en fait le don en notre nom, poursuit Uk. Kaï, Celui-qui-Connaît-les-Bêtes, ce chasseur admiré de tous, celui que nous suivrons où qu’il aille. Là où il posera les yeux, nous regarderons. Là où il posera les pieds, nous marcherons. Là où il s’arrêtera, nous construirons notre demeure. Le Grand-Mammouth n’a choisi nul autre, car il s’est distingué à ses yeux et a su plaire à notre mère la Terre. Il s’est rendu digne de ses faveurs par ses actions, par son comportement de tous les jours, mais notre clan tout entier en tire maintenant des bénéfices incalculables. Kaï, lui, ne ressent pour l’instant que tristesse, amertume et ennui. Il s’est pourtant acquis à tout jamais la gratitude et l’amitié de son peuple ; qu’il le sache et ne l’oublie pas. Grâce à lui, nous sommes les plus favorisés des hommes.

– Haaahh... Hum !

D’une seule voix forte et assurée, son peuple, son clan, approuva les propos d’Uk, comme s’il s’était agi de revêtir un grand manteau chaleureux et réconfortant.

– Grand-Mammouth, accepte, en guise de notre reconnaissance pour tous tes bienfaits, le don le plus précieux que nous puissions t’offrir, De-Nawa, le fils de Kaï. Reviens parmi nous et fais connaître à tous les animaux de la terre la valeur et la fierté des hommes du clan. Dis-leur notre respect et notre vénération pour nos frères les animaux. Prie-les de fréquenter nos bois et nos steppes et d’affronter courageusement nos sagaies comme il se doit dans le respect de l’ordre naturel.

– Haaahh... Hum !



Avant même l'arrivée de Kaï et des femmes, la veille de l'enterrement, la préparation de la viande avait été amorcée. Les hommes avaient construit de grands treteaux faits de troncs d'arbres et de longues branches pour y suspendre les lanières de viande à sécher. Les peaux des mammoths étaient trop épaisses pour servir de vêtements ou de couvertures, mais elles avaient tout de même été conservées en attendant les femmes. Celles-ci pourraient les gratter pour y prélever la laine longue et drue qui servirait de litière et isolerait du froid le sol de la grotte et des abris. Les peaux, débarrassées de leur laine, seraient par la suite taillées en grands morceaux et serviraient à imperméabiliser les huttes. Les tendons prélevés seraient assouplis en temps voulu. Ce qui était urgent, c'était de terminer la préparation de la viande, puis, une fois celle-ci séchée, de voir à son entreposage.

À l'arrivée des femmes, les hommes s'étaient empressés de leur céder la place dans cette tâche qui exigeait méthode et patience, sans parler de l'endurance. Soulagés, ils avaient été heureux de se consacrer à la préparation de la prochaine campagne.

Les chasseurs étaient donc maintenant de nouveau en marche. Étant donné les circonstances particulières cette année-là – les mammoths qui les avaient entraînés à l'écart des sentiers habituels, la découverte de l'homme blessé, la séparation de certains membres du clan en des lieux différents et les travaux en cours alors qu'il fallait déjà repartir –, les chasseurs étaient partis avant les femmes. Une fois toute la viande prête, celles-ci passeraient chercher Ka-Nawag, Ne-Wesh, l'étranger et les autres et les rejoindraient en un lieu convenu.